

FESTIVAL
LA GACILLY
PHOTO

BRETAGNE^{BE}



1^{ER} JUIN AU 30 SEPTEMBRE 2022
VISIONS D'ORIENT



PROGRAMMATION DE LA 19^E ÉDITION





VISIONS D'ORIENT





© Abbas / Magnum Photos

ABBAS **IRAN • 1944-2018**

L'OMBRE ET LA LUMIÈRE



En 2018, la photographie devenait orpheline de l'une de ses plus grandes légendes. Abbas Attar, qui voulait qu'on ne l'appelle que par son prénom, était un homme de peu de mots mais de 1001 images. Célèbre pour son regard sur la révolution iranienne de 1979 qu'il a pu couvrir dans son intégralité, son œil n'a jamais été circonscrit à une seule région du monde. Fasciné par le Mexique et par tant d'autres pays, il a mené pendant plus de trente ans, jusqu'à sa disparition, une vaste et fascinante enquête photographique sur les grandes religions et plus particulièrement sur les relations complexes qu'entretiennent les hommes avec leurs dieux. Avant d'entrer chez Magnum en 1981, il fait ses armes à Sipa et Gamma : dans chacune de ces agences, Abbas marquera les esprits de ses confrères qui continuent de voir en lui l'un des plus grands regards de ces dernières décennies. Plus qu'un simple photographe, Abbas s'impose comme un perfectionniste de la lumière, capable de réunir à la fois la rigueur journalistique, l'excellence visuelle ainsi qu'une profonde et humaine intégrité morale.

Depuis sa mort, aucune exposition n'a été réalisée sur l'ensemble de son œuvre. Et le Festival Photo La Gacilly s'honore de pouvoir, en collaboration avec sa famille, présenter une grande rétrospective de son travail. À ses images d'actualité succéderont des clichés moins connus et plus contemplatifs d'Abbas, sur les hommes et leur environnement. Une exposition en noir et blanc où se côtoient sans cesse le réel et le mythe, la dérision et le fanatisme, le chaos et la beauté, la douceur et la tristesse, l'ombre et la lumière.

♥ PRAIRIE

Exposition réalisée
en collaboration avec
Magnum Photos.



© Gohar Dashti

GOHAR DASHTI IRAN • NÉE EN 1980

FRAGMENTS DE MÉMOIRES



Gohar Dashti est née en Iran près de la frontière avec l'Irak, l'année où débutait une guerre entre les deux pays qui, jusqu'en 1988, allait déchirer la vie de milliers de familles. Dont celle de Dashti. « *Ce conflit a eu une forte influence symbolique sur la vie affective de ma génération* », explique la photographe et réalisatrice. Dans sa série *Today's Life and War*, elle capture des moments illustrant une dualité : celle de la vie qui continue malgré les ravages de la guerre. « *Dans un champ de bataille fictif, je montre un couple dans son quotidien : il représente le pouvoir de la persévérance, de la détermination et de la survie.* »

Cette série photographique, qui date de 2008, a fait connaître Gohar Dashti de manière internationale et a été présentée dans de nombreux musées en Europe et aux États-Unis. Depuis ce travail intemporel qui conserve, 15 ans plus tard, une force évocatrice intacte, sa démarche a évolué, son style aussi, à la fois plasticien et documentaire, avec un regard sans cesse renouvelé. Preuve en est : les autres travaux présentés également à La Gacilly comme autant de témoignages sur notre relation avec notre environnement. Elle explique : « *Les gens sont éphémères mais la nature est constante : elle sera là longtemps après que nous soyons tous partis.* »

Des œuvres intelligentes et subtiles, qui utilisent la géographie comme un outil narratif à part pour raconter les relations entre les hommes et le monde qu'ils habitent. En exclusivité, nous exposons son dernier travail, *Near and Far*, achevé en 2022, kaléidoscope photographique inspiré de l'architecture, des paysages et des arts islamiques.



© Ebrahim Noroozi

EBRAHIM NOROOZI

IRAN • NÉ EN 1980

RÊVERIES TROMPEUSES



Un coup d'œil aux photos qui ont permis à Ebrahim Noroozi de remporter plusieurs prix au World Press Photo suffit pour comprendre l'incroyable polyvalence de ce photographe iranien, à la fois journaliste confirmé, grand défenseur de la cause environnementale, mais aussi plasticien à l'œil novateur. Jouissant d'une immense renommée internationale, son travail, entre son Iran natal, l'Inde ou encore l'Afghanistan, s'est retrouvé imprimé sur les pages des plus prestigieux magazines comme le *New York Times*, le *Time* ou le *Washington Post* : dans une série, il documente l'effrayante histoire d'une mère et de sa fille, toutes deux attaquées à l'acide par leur mari et père. Dans une autre, il pose un regard sans complaisance sur son pays, dénonçant la peine de mort par pendaison.

Mais ce caméléon de la photographie sait aussi brouiller les pistes, en s'imposant comme un artiste de l'abstraction, travaillant sur les éléments et la nature, maniant l'utilisation de la couleur jusqu'à la perfection. Deux séries d'Ebrahim Noroozi sont présentées à La Gacilly, dans un style photographique semblant tout droit sorti d'un rêve éveillé sur les méfaits du réchauffement climatique : l'une nous emmène au lac d'Ourmia, l'un des plus grands lacs salés au monde qui risque de bientôt disparaître et dont les eaux, à l'arrivée de l'été, deviennent empourprées en raison des algues et des bactéries. Dans un second chapitre, le photographe s'intéresse à la relation entre les hommes et les ressources en eau de son pays : un tiers de l'Iran est recouvert de déserts et les sécheresses y sont de plus en plus fréquentes, entraînant d'importantes pénuries en eau.

📍 JARDIN DES MARAIS

Exposition réalisée
en collaboration
avec la Silk Road Gallery
à Téhéran.



© Maryam Firuzi

MARYAM FIRUZI

IRAN • NÉE EN 1986

IDENTITÉS PERSANES



De son propre aveu, Maryam Firuzi n'avait pas prévu de devenir photographe. Cette talentueuse réalisatrice iranienne, diplômée en calligraphie persane et en étude cinématographique, découvre la grammaire de l'image fixe lors de ses projets étudiants et du soutien de sa thèse sur l'introspection dans le cinéma.

« *Je suis convaincue que tous les médiums sont liés les uns avec les autres* », racontait-elle dans un entretien à Paris Photo, où son travail a été exposé par la Silk Road Gallery de Téhéran. « *Ma pratique est influencée par toutes ces formes d'art de différentes manières. La calligraphie m'a appris la discipline et le dévouement. La peinture, la liberté d'expression et la littérature la bonne manière de développer et d'articuler mes idées.* »

Dans ses séries photographiques où s'exprime son regard fondamentalement novateur, Firuzi explore son monde – celui de l'Iran actuel. Un univers dans lequel la place de la femme est de facto complexe. Elle réfléchit sur la notion de l'héritage, sur le port du voile et les cheveux... Elle explique : « *Dans mon pays où le genre est un sujet sensible, dans toutes les strates de la société, est-il possible de ne pas penser à son statut de femme dans mon travail ? La présence du genre est tellement importante que j'ai parfois peur d'être 'forcée' à penser comme une femme, à créer des œuvres qui ne touchent que les femmes.* »

Quatre séries de Maryam Firuzi sont exposées à La Gacilly, dont une présentée en exclusivité pour le festival.

Un regard qui bouleverse toutes nos notions de la photographie.

📍 PLACE DE LA
FERRONNERIE
ET RUE LA FAYETTE

Exposition réalisée
en collaboration
avec la Silk Road Gallery
à Téhéran.



© Hashem Shakeri

HASHEM SHAKERI IRAN • NÉ EN 1988

TERRES DE SABLES



La plus vaste province d'Iran, Sistan-et-Balouchistan, est située au sud-est du pays. Limitrophe avec le Pakistan et l'Afghanistan, elle était considérée dans le passé comme un grenier à céréales et est mentionnée dans les textes historiques comme une région verdoyante, avec une abondance en eau et une terre riche et fertile nourrissant une civilisation remontant à 5 000 ans. Aujourd'hui, elle est l'une des zones les plus sèches du pays à cause de bouleversements climatiques sans commune mesure. 30 % de la population a quitté le Sistan-et-Balouchistan pour fuir le chômage et le désespoir que cette pénurie d'eau a entraîné.

Cette sécheresse représente un problème écologique, économique et social majeur en Iran. Elle a longtemps été l'un des objets du travail d'Hashem Shakeri. Photographe iranien vivant en Allemagne, ce jeune photojournaliste de 34 ans a déjà une carrière auréolée des prix les plus prestigieux comme la bourse Ian Parry, le prix Lucas Dolega, le prix UNICEF de la photo de l'année et la bourse Getty Images. Ses clichés sur l'effet de la pandémie et du confinement en Iran ont été mondialement salués et publiés dans le très prestigieux magazine *The New Yorker*.

Ses images de la sécheresse se remarquent par leur chromie particulière, leur composition millimétrée et des cadrages précis qui donnent à voir des scènes et des paysages presque lunaires. Autre série présentée : son travail autour des nouvelles villes satellites érigées et surgissant du désert pour héberger les Iraniens contraints de quitter Téhéran en raison de la flambée du prix des terrains et des conditions de vie de plus en plus difficiles.

📍 JARDIN DES MARAIS

Exposition réalisée
en collaboration
avec la Silk Road Gallery
à Téhéran.



© Paul Almasy / akg-images

PAUL ALMASY **FRANCE • 1906-2003**

VOYAGE DANS UN ROYAUME ÉCLAIRÉ



Dernier roi d'Afghanistan, Mohammad Zaher Shah règne sur le pays de 1933 jusqu'à 1973. En 1959, il encourage la scolarisation et l'émancipation des femmes ; en 1964, il fait adopter une constitution inspirée de celle de la V^e République française. Sous son règne, son pays cherche à s'ouvrir au monde extérieur.

Le photographe français Paul Almasy nous a quitté en 2003 et a eu la chance de pouvoir visiter cette nation qui rêvait de sortir d'un système féodal. Celui qui a visité tous les pays de la planète, à l'exception de la Mongolie, naît à Budapest en 1906 d'un père juif et d'une mère aristocrate. Il débute sa carrière dans les années 1930 et couvre les prémices de la Seconde Guerre mondiale en Allemagne. Contrairement à la majorité des photoreporters de l'époque, Almasy sait qu'on ne raconte pas le monde qu'à travers les conflits et la violence mais, aussi, en s'attardant sur les difficultés sociales. En 1965, précurseur des problématiques qui deviendront centrales dans notre XXI^e siècle, il publie notamment un vaste reportage sur le manque d'eau dans le monde.

C'est dans les années 1950-1960 qu'il découvre l'Afghanistan dont il rapporte des images qui semblent irréelles à l'heure où les talibans se sont à nouveau emparés du pays pour proclamer leur émirat islamique. Un regard historique et documentaire donc, nostalgique sans aucun doute, mais qui permet de mieux comprendre le passé de l'Afghanistan et – espérons-le – de présager de son futur délivré des griffes de l'obscurantisme.

📍 JARDIN DE L'AFF

Exposition réalisée
en collaboration
avec l'agence akg-images.



© Véronique de Viguier

VÉRONIQUE DE VIGUERIE

FRANCE • NÉE EN 1978

ÉCLATS DE PAIX



La carrière de Véronique de Viguier débute avec le XXI^e siècle puisque c'est en 1999 qu'elle pose pour la première fois le pied en Afghanistan. Elle a 21 ans et tombe immédiatement sous le charme du pays. « *J'étais stupéfaite par tout ce qui m'entourait. J'avais l'impression d'avoir fait un voyage dans le temps ; les hommes portant des turbans, les femmes en burqas...* » Elle prévoit de s'y installer quelques mois ; elle vivra à Kaboul pendant trois ans.

Colombie, Irak, Somalie : Véronique de Viguier connaît un succès retentissant très rapidement, se fait remarquer par les plus prestigieuses publications françaises et internationales et, photoreporter émérite, rafle toutes les récompenses : le prix Bayeux des correspondants de guerre, un World Press Photo, et plusieurs Visa d'or.

Véronique de Viguier couvre les événements en Afghanistan depuis le début des années 2000. Ses sujets ont bien évidemment traité des complexités d'un pays meurtri par deux décennies de guerres intestines et d'occupation militaire, mais elle a toujours su réaliser des pas de côtés pour montrer la vie quotidienne des hommes et des femmes qui y vivent : en parallèle de ses sujets exclusifs sur les talibans, elle est capable de documenter la pratique du ski par les Hazaras de Bamiyan, mais aussi de montrer la tendresse d'un couple de paysans, l'espoir et le rire des plus jeunes.

Ce sont ces éclats de paix que nous présentons cette année à La Gacilly : des fragments d'intimité, des poussières de quiétude, des instants de calme loin du tumulte de la guerre et de l'écume de l'actualité.

📍 JARDIN DU RELAIS POSTAL

Exposition produite grâce
au soutien et à l'expertise du
laboratoire Initial Labo.





© Fatimah Hossaini

FATIMAH HOSSAINI **AFGHANISTAN • NÉE EN 1993**

SOUS LE VOILE



Le 15 août dernier, les talibans entraient dans Kaboul après avoir été évincés du pouvoir il y a tout juste vingt ans. Le groupe extrémiste règne à nouveau d'une main de fer sur l'Afghanistan, rétablissant la loi islamique sur toute la société. Avec pour premières victimes : les femmes, qui doivent à nouveau s'effacer derrière leur burqa et dont les libertés fondamentales sont bafouées.

Contrainte de quitter son pays, la talentueuse artiste Fatimah Hossaini, 28 ans, a trouvé refuge en France, n'emportant dans sa fuite que les précieuses photographies qu'elle avait réalisées et qui, toutes, rendent un vibrant hommage à la beauté unique des femmes afghanes. Celles-ci ont rarement l'occasion de s'exprimer librement et doivent affronter au quotidien des obstacles liés au poids d'un lourd héritage culturel, et relever des défis bien plus redoutables que d'autres femmes dans le monde.

Les femmes photographiées et célébrées par Fatimah Hossaini sont belles et font preuve de courage, de dignité au cœur des pires épreuves. C'est le pari de cette exposition qui montre les multiples visages de cette beauté, issus des différentes ethnies d'Afghanistan : Pachtounes, Tadjiks, Hazaras, Qizilbashs ou Ouzbeks, vêtues de leurs costumes traditionnels. De leurs traits, de leurs regards et de leur maintien jaillit ce qui en elles incarne autant la féminité que l'espoir. Ici se conjuguent la beauté et la paix, et la paix est toujours belle.

À l'heure où, selon les mots de l'écrivaine Yasmina Khadra, « les hommes sont devenus fous, tournant le dos au jour pour faire face à la nuit », n'oublions pas le destin de ces femmes...



© Shah Marai / AFP

SHAH MARAI

1977-2018
AFGHANISTAN

WAKIL KOHSAR

NÉ EN 1981
AFGHANISTAN

UNE HISTOIRE DOULOUREUSE



Shah Marai a débuté à l'AFP comme chauffeur et traducteur en 1996 avant de devenir officiellement photographe en 2001 quand les talibans furent chassés du pouvoir – il prendra ensuite la tête du bureau de Kaboul. En 2018, il meurt lors d'un double attentat suicide qui coûte la vie à 25 personnes. Arrivé après la première explosion, il est ciblé avec d'autres journalistes par un second kamikaze. Dans un pays bouleversé par l'occupation américaine et l'insécurité, ses images, pleines d'empathie pour son peuple, sont exposées aux côtés de celles de Wakil Kohsar.

Arrivé à l'AFP il y a neuf ans après avoir collaboré avec de nombreux médias afghans, Wakil Kohsar a pris la relève de son confrère Shah Marai. À la tête du bureau de Kaboul, il a notamment couvert la chute de la ville en août dernier. Ses photos de l'aéroport et des avions auxquels s'accrochent des silhouettes désespérées et celles montrant la tension et la panique des soldats américains ont fait le tour du monde.

Seule agence étrangère dont les bureaux sont encore ouverts à Kaboul, l'AFP continue de travailler dans des circonstances toujours plus dangereuses pour informer le monde sur un pays retombé aux mains de l'obscurantisme religieux.

📍 JARDIN DE LA PASSERELLE

Maillon essentiel de la chaîne de l'information internationale, l'Agence France-Presse est un paragon du journalisme de qualité. Pour la 3^e année consécutive, notre festival s'associe à l'AFP pour présenter des regards de photographes de presse travaillant dans la région du monde qui est célébrée à La Gacilly. Après l'Amérique du Sud et les pays nordiques, ce sont deux photoreporters afghans que nous choisissons d'exposer.

Exposition réalisée
en collaboration avec
l'Agence France-Presse.





© Sarah Caron

SARAH CARON **FRANCE • NÉE EN 1972**

LE PAYS DES PURS



27 décembre 2007 : la première ministre Benazir Bhutto est assassinée à Rawalpindi, au Pakistan. Coincée dans son taxi pris dans les embouteillages pour rejoindre le meeting de cette opposante à Pervez Musharraf, Sarah Caron se retrouve au cœur de l'une des périodes les plus tumultueuses de cette république islamique. Un mois plus tôt, elle décrochait une commande pour *Time Magazine* avec un scoop : un entretien et une session photo avec Bhutto, alors assignée à résidence.

Si vous pensez que sa vie est digne d'un roman, c'est normal. Elle en a d'ailleurs fait une bande-dessinée. Mais l'histoire de cette photojournaliste française de premier plan débute bien avant ces événements de 2007. Elle se fait remarquer dès ses premières images prises en Inde – ce sujet sur l'exil des veuves dans le nord du pays lui valent d'être exposée à Visa pour l'Image dès 1999. Celle qui se destinait pourtant à devenir danseuse classique embrasse alors définitivement la voie de la photographie et du reportage. Avec un regard toujours élégant, jamais racoleur, elle s'empresse de documenter les meilleurs sujets : ceux dont on ne parle pas assez.

Si ses objectifs se posent là où son instinct de journaliste la guide, c'est au Pakistan depuis quinze ans, et où elle réside désormais, que Sarah Caron réalise la majorité de son travail. D'un pays dont on ne montre souvent que les pires aspects, elle présente ici des variations de ce Pakistan qu'elle a traversé d'ouest en est, du nord au sud ; de la fourmière Karachi aux contreforts de l'Hindu Kush. Une rétrospective de son travail au plus près des femmes et des hommes de cette nation singulière.



LE MONDE DE DEMAIN





© Mélanie Wenger pour la Fondation Yves Rocher

MÉLANIE WENGER FRANCE • NÉE EN 1987

AU COEUR DU PLUS GRAND SANCTUAIRE FRANÇAIS



Le plus grand glacier français ? Oubliez Chamonix, il est à Kerguelen. La plus grande falaise du monde ? Les hawaïennes de Kahiwa pâlisent devant les 1 012 mètres de celle de Lesquin, à Crozet. Découvertes il y a 250 ans cette année, les îles australes composées des deux archipels Kerguelen et Crozet et des deux îles de Saint-Paul et Amsterdam sont l'un des joyaux des Terres Australes et Antarctiques Françaises (TAAF). Méconnues du grand public, jamais enseignées dans les cours de géographie, elles constituent pourtant la plus grande réserve naturelle de notre pays et – bientôt – la plus grande aire marine protégée du monde avec une surface sanctuarisée de plus d'1,6 millions de kilomètres carrés. Surgissant au sud de l'océan indien, dans les célèbres latitudes des 40^e rugissants, ces îles abritent des écosystèmes uniques au monde. Certaines des plus grandes colonies de manchots royaux, d'éléphants de mer, d'albatros hurleurs et d'otaries y ont élu domicile - et la crème des scientifiques, soutenus par l'Institut polaire français Paul-Emile Victor (IPEV), vient étudier cette biodiversité exceptionnelle. La photographe Mélanie Wenger a pu embarquer à bord du navire ravitailleur des Terres Australes : le célèbre Marion Dufresne. Un voyage aux frontières de la convergence antarctique, zone cruciale dans le fonctionnement de notre planète où se rencontrent les courants marins polaire et subantarctique ; une expédition exceptionnelle à la redécouverte de ces confettis français du bout du monde.

📍 LABYRINTHE VÉGÉTAL

Exposition réalisée en collaboration avec le Préfet administrateur supérieur des Terres australes et antarctiques françaises.



En partenariat avec la Fondation Yves Rocher qui lance, à cette occasion, son nouveau programme de missions photographiques intitulé « Au nom de la biodiversité, ces sanctuaires vivants à préserver ».





© Bernard Descamps / Agence VU'

BERNARD DESCAMPS

FRANCE • NÉ EN 1947

NATURA



Il y a une phrase que Bernard Descamps aime particulièrement, celle que Jacques Prévert a un jour dit au photographe humaniste Edouard Boubat : « *Toi, tu es un correspondant de paix.* » Cette expression, en opposition au très galvaudé « correspondant de guerre » a plu à Descamps qui avouait dans une interview en 2015 : « *on aurait dû créer ce club. J'en aurais fait partie sans problème.* »

Ce biologiste de formation embrasse la photographie dans les années 1970 mais reste passionné par la science qui, comme l'acte de photographier, est une tentative de comprendre le réel. « *La réalité n'est pas que misère ou violence* », aime dire celui qui, lors de ses voyages au Mali, en Inde, au Venezuela ou à Madagascar, préfère ne pas photographier la vie de manière trop explicite, trop documentaire. « *J'appuie sur l'objectif quand je trouve ça beau* », confie-t-il.

Membre fondateur de la grande agence française VU', en 1986, il s'applique à explorer, avec poésie et en noir et blanc, depuis 50 ans tous les coins de la planète comme tous les genres de son art, s'imposant en éternel inclassable et en inlassable voyageur. Dans cette exposition, ses photographies de paysages ou, plus précisément, la nature qu'elles reproduisent, semblent échapper du temps comme dans un rêve. Son but ? Provoquer chez celui qui regarde ses images l'émotion qu'il a lui-même ressenti en choisissant son cadre, sa composition et ses lumières. « *La photographie est un autoportrait permanent* », raconte-t-il. « *Car on ne photographie pas tellement la réalité. On se photographie soi-même, projeté sur la réalité.* »



© Gabriele Cecconi

GABRIELE CECCONI ITALIE • NÉ EN 1985

LA TERRE DES MISÉRABLES



Comme l'arbre qui cache la forêt, cette histoire est celle d'une crise qui en dissimule une autre. En août 2017, les violences qui éclatent dans l'état de Rakhine, en Birmanie, forcent les Rohingyas (une minorité musulmane apatride et fortement persécutée par la junte birmane) à fuir vers le Bangladesh voisin. C'est l'une des crises humanitaires les plus fulgurantes de l'histoire : 655 000 réfugiés, dont la moitié sont des enfants, se déplacent en quelques semaines. Cinq ans plus tard, ce sont près d'un million de réfugiés qui sont massés dans des camps dans la région de Cox's Bazar.

Le photographe italien Gabriele Cecconi a voulu raconter les conséquences écologiques et environnementales de cette crise. Car au-delà de la détresse des réfugiés, de l'horreur des récits qu'ils rapportent de la Birmanie, leur arrivée massive et précipitée a eu des conséquences sur les ressources naturelles déjà limitées de leur terre d'accueil. En survivant dans des conditions difficiles, les Rohingyas ont enclenché malgré eux plusieurs problèmes : déforestation, augmentation des conflits avec une faune sauvage elle aussi en manque d'espace, tensions avec les Bangladais vivant également dans la précarité...

Dans cette époque où la migration - qu'elle soit économique, climatique ou sociale - s'annonce comme l'enjeu majeur de notre siècle, le travail de Gabriele Cecconi est essentiel. Il nous permet de comprendre que les crises migratoires et le phénomène des réfugiés ne peuvent pas être traités de manière simpliste.

📍 CHEMIN DES LIBELULES

Gabriele Cecconi est le lauréat 2021 du Prix Photo Fondation Yves Rocher en partenariat avec Visa pour l'Image. Une bourse de 8 000 euros lui a été remise pour la réalisation de ce travail au long cours, présenté pour la première fois dans sa totalité à La Gacilly.

En partenariat avec la Fondation Yves Rocher. Exposition imprimée grâce au soutien et à l'expertise de CEWE.

FONDATION
YVES ROCHER

cewe



© Stephan Gladieu

STEPHAN GLADIEU FRANCE • NÉ EN 1969

HOMO DETRITUS



« *La République démocratique du Congo est un scandale géologique.* » Sans détour, le photographe français donne le ton de son propos. Deuxième plus grand pays des 54 états qui composent le continent africain, la RDC ou Congo Kinshasa possède l'un des sous-sols les plus riches au monde : or, coltan, diamant, cobalt, pétrole... Il demeure pourtant à la huitième place sur la liste des pays les plus pauvres de notre planète.

Dans la capitale, les bidonvilles croulent sous les déchets en tout genre : téléphones portables, plastiques, bouchons, mousses synthétiques, chambres à air, tissus, câbles électriques, seringues, cartons, capsules, pièces détachées de voiture, canettes...

Dans cette série de portraits, Gladieu met en scène un collectif d'artistes fondé il y a six ans par le plasticien Eddy Ekete. Ces peintres, chanteurs et musiciens se sont unis pour dénoncer la tragédie de leur quotidien, les guerres qui en découlent, l'exploitation des femmes et des hommes, et la misère qui les prive de toute dignité.

Utilisant les détritiques comme matière première, ils confectionnent des tenues et des masques inspirés des traditions africaines pour dénoncer le chaos écologique dans lequel la RDC est maintenue. « *Le collectif m'a accueilli pour réaliser ce projet* », raconte le photographe. « *J'ai choisi de réaliser leurs portraits dans les rues de Kinshasa, avec des décors et des personnages qui se répondent.* » Des Homo Détritiques, fabuleusement grotesques et terriblement évocateurs d'un mal moderne : celui de la vanité de la surconsommation.



© Money Sharma / AFP

MONEY SHARMA

INDE • NÉ EN 1986

NOCTURNE INDIEN



Avec 1 milliard 380 millions de personnes vivant sur son territoire, l'Inde est le deuxième état le plus peuplé de la planète, après la Chine, et loin devant les États-Unis. Une démographie qui, conjuguée à une urbanisation galopante et une modernisation fulgurante, a transformé le pays en un ogre énergivore : New Dehli caracole en tête du classement des villes les plus polluées du monde. Et pour cause. Deux millions et demi de tonnes de charbon sont englouties chaque jour pour les besoins énergétiques de la population indienne (70% de l'électricité est produite par des centrales à charbon). Et, si lors de la COP26, le Premier ministre Narendra Modi a bien annoncé souhaiter atteindre la neutralité carbone d'ici à 2070, en investissant massivement dans les énergies renouvelables, son gouvernement n'a rien fait pour diminuer la dépendance indienne vis-à-vis du charbon. Bien au contraire : 40 mines de charbon ont récemment été mises aux enchères par l'État à des fins commerciales.

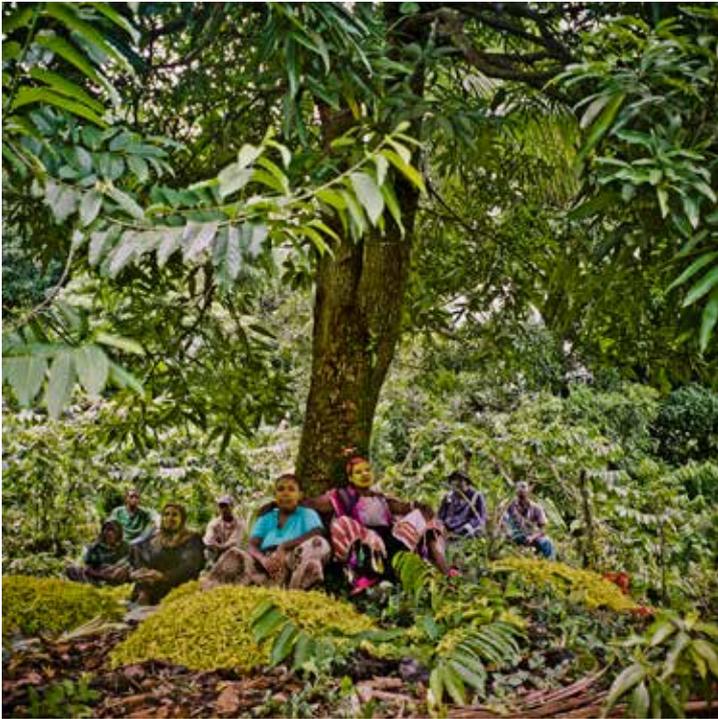
Photographe pour l'AFP, Money Sharma illustre par ses images tous les maillons de la chaîne du charbon indienne : de la consommation domestique, pour faire bouillir de l'eau ou chauffer son foyer, jusqu'à l'immensité des mines depuis lesquelles sont excavées les milliers de tonnes de cet or noir. Un combustible qui empoisonne la planète et la santé des populations vivant sur ces terres écorchées et balafrees de crevasses d'où s'échappent flammes et gaz toxiques.

9 VENELLE DU COURTIL SAINT-VINCENT

Maillon essentiel de la chaîne de l'information internationale, l'Agence France-Presse est un parangon du journalisme de qualité. Pour la 3^e année consécutive, notre festival s'associe à l'AFP pour présenter des regards de photographes de presse.

Exposition réalisée en collaboration avec l'Agence France-Presse.





© Denis Dailleux / Agence VU'

REPORTERS SANS FRONTIÈRES

TREES



« *Sans une presse libre, aucun combat ne peut être entendu.* »
À l'heure où les sociétés se déchirent autour de fake-news alimentant des réseaux sociaux qui enferment les individus dans des bulles d'informations ne confirmant que ce qu'ils pensent déjà, la devise de Reporters sans frontières retentit comme une alarme.

Ardent défenseur de la liberté des journalistes, RSF a également toujours été un partenaire des photographes de presse et de la photographie en général. Pour célébrer le 30^e anniversaire de leur revue mettant à l'honneur aussi bien des illustrateurs que les plus grands noms de l'image fixe, le Festival Photo La Gacilly, dans un souci permanent d'engagement, s'associe avec RSF dans la publication d'un numéro spécial consacré aux arbres et dont les clichés seront présentés sur nos cimaises tout l'été.

100 photos de 100 grands noms de la photographie s'articulent autour de ce thème commun de l'arbre : qu'il soit le sujet principal de l'image, un simple élément de décor, un point de détail ou même une ombre portée sur un mur.

L'occasion de réfléchir à la place que l'arbre occupe dans nos vies et dans la perception du monde qu'ont les photographes. De montrer comment, inconsciemment ou non, leur regard s'appuie sur eux pour construire leur image. Le premier arbre est apparu sur terre il y a 385 millions d'années et, depuis l'aube de notre espèce, a toujours été un repère essentiel dans l'histoire de l'humanité. Ces images montrent comment il s'est enraciné dans nos vies et dans notre imaginaire commun.

📍 GARAGE

En partenariat avec
Reporters sans frontières.
Parution de l'album Reporters
sans frontières le 2 juin 2022.





© Chloé Azzopardi / Lauréate du Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale en 2022

DÉCOUVRIR DE NOUVEAUX REGARDS

PRIX NOUVELLES ÉCRITURES DE LA PHOTOGRAPHIE ENVIRONNEMENTALE



Engagé depuis sa création sur les enjeux de l'écologie et du vivre-ensemble, le Festival Photo La Gacilly invite au travers de ce prix les talents émergents qui questionnent les nouvelles façons d'alerter et de sensibiliser via le média photographique. Organisé en collaboration avec *Fisheye Magazine* et la Fisheye Gallery, le Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale récompense pour sa 7^e édition trois lauréat.e.s, Chloé Azzopardi, Alisa Martynova et Maxime Taillez, qui développent des écritures contemporaines distinctes et complémentaires.

Témoins privilégiés des grands bouleversements environnementaux et sociétaux, les photographes développent notre représentation de l'environnement et motivent très souvent l'évolution de nos comportements. Ce prix permet de mettre en lumière une nouvelle génération de photographes qui apportent un regard neuf sur les enjeux actuels de notre société, quelle que soit l'approche photographique développée – plastique, documentaire, ou photojournalistique.

▣ ARBORETUM

En collaboration avec *Fisheye Magazine* et Fisheye Gallery.
Exposition produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Agelia.



Cette année le jury, composé de membres des équipes du Festival Photo La Gacilly et de Fisheye, accueillait comme regard invité Teo Becher, photographe et ancien lauréat du Prix.

Lauréat.e.s 2022 : Chloé Azzopardi ▪ Alisa Martynova ▪ Maxime Taillez
Lauréat.e.s 2021 : Imane Djamil ▪ Florence Goupil ▪ Briec Weulersse
Lauréat.e.s 2020 : David Bart ▪ Coline Jourdan ▪ Sébastien Leban



© Alisa Martynova / Lauréate du Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale en 2022

ALISA MARTYNOVA RUSSIE • NÉE EN 1994

NOWHERE NEAR



Alisa Martynova est une photographe russe basée à Florence. Depuis quatre ans, elle travaille sur le sujet de la migration. D'abord au travers d'un projet historique sur les descendants des migrants venus de Russie (d'où elle vient) vers l'Italie (où elle vit), suite à la révolution de 1917. Ensuite, en tournant son regard vers ceux venus en Italie plus récemment, par la mer, après à un périlleux exil durant lequel ils ont risqué leur vie. Une étude de l'Organisation Internationale pour les Migrations, parue en 2016, répertorie les principaux facteurs qui poussent ces individus à fuir leur pays. En ressortent l'insécurité, les conflits, et les discriminations sexuelles, sociales ou religieuses. Des situations d'urgence qui dépassent largement les arguments économiques souvent utilisés politiquement ou la recherche d'un travail. Ils viennent du Nigeria, de Gambie ou de la Côte d'Ivoire. Pour beaucoup, le rêve s'arrête en prison en Libye où les actes de torture, esclavages et viols se multiplient. À la recherche d'un Eldorado, ou du moins d'un endroit vivable où s'installer, ils voyagent, dissimulés, nuit après nuit. Après une longue traversée en bateau, ils deviennent des étoiles, qui s'évaporent dans la nuit et forment une constellation. Dans leurs différences et similarités, ils témoignent tous et toutes d'un rêve, d'un horizon commun pour lequel chacun abandonnera une petite partie de soi.

📍 ARBORETUM

En collaboration avec *Fisheye Magazine* et Fisheye Gallery.
Exposition produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Agelia.





© Maxime Tailleze / Lauréat du Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale en 2022

MAXIME TAILLEZ FRANCE • NÉ EN 1988

FRONTIÈRE(S)



C'est un fait, les frontières sont une construction humaine. Mouvantes, elles évoluent avec l'histoire. Pourtant, avec le temps, nous oublions qu'elles appartiennent au monde des hommes, qui ont marqué le paysage et créé des clivages, qu'ils soient géographiques, culturels ou sociaux. Elles répondent à un besoin de simplification pour définir le monde : le dedans, le « Nous » et ce qui est extérieur, « l'Autre ». Les frontières sont l'héritage et la manifestation d'une lente construction culturelle, conceptuelle et technologique : les langues, monnaies, barrières, papiers d'identité, caméras, satellites de surveillances... et de nombreuses autres inventions qui structurent le sentiment d'appartenance.

Dans ce travail fait en France, le photographe Maxime Tailleze crée une résonance entre toutes ces notions complexes qui constituent les frontières, physiques ou immatérielles, et nous invite à repenser notre propre relation à cette notion clé qui définit à la fois une limite et une ouverture. En Europe, grâce à l'espace Schengen, les biens et les personnes résidentes du territoire profitent d'une grande liberté de circulation. Les délimitations disparaissent et des territoires qui étaient séparés sont maintenant liés. Les individus circulent poursuivant les avantages de tel ou tel espace. La nature aussi reprend ses droits. Le spectateur découvre au travers de cette série photographique, une variété de paysages naturels ou artificiels, où seulement de petites traces de ces séparations témoignent et nous questionnent encore sur ces frontières.

📍 ARBORETUM

En collaboration avec *Fisheye Magazine* et Fisheye Gallery. Exposition produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Agelia.





© Chloé Azzopardi / lauréate du Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale en 2022

CHLOÉ AZZOPARDI FRANCE • NÉE EN 1994

ÉCOSYSTÈMES

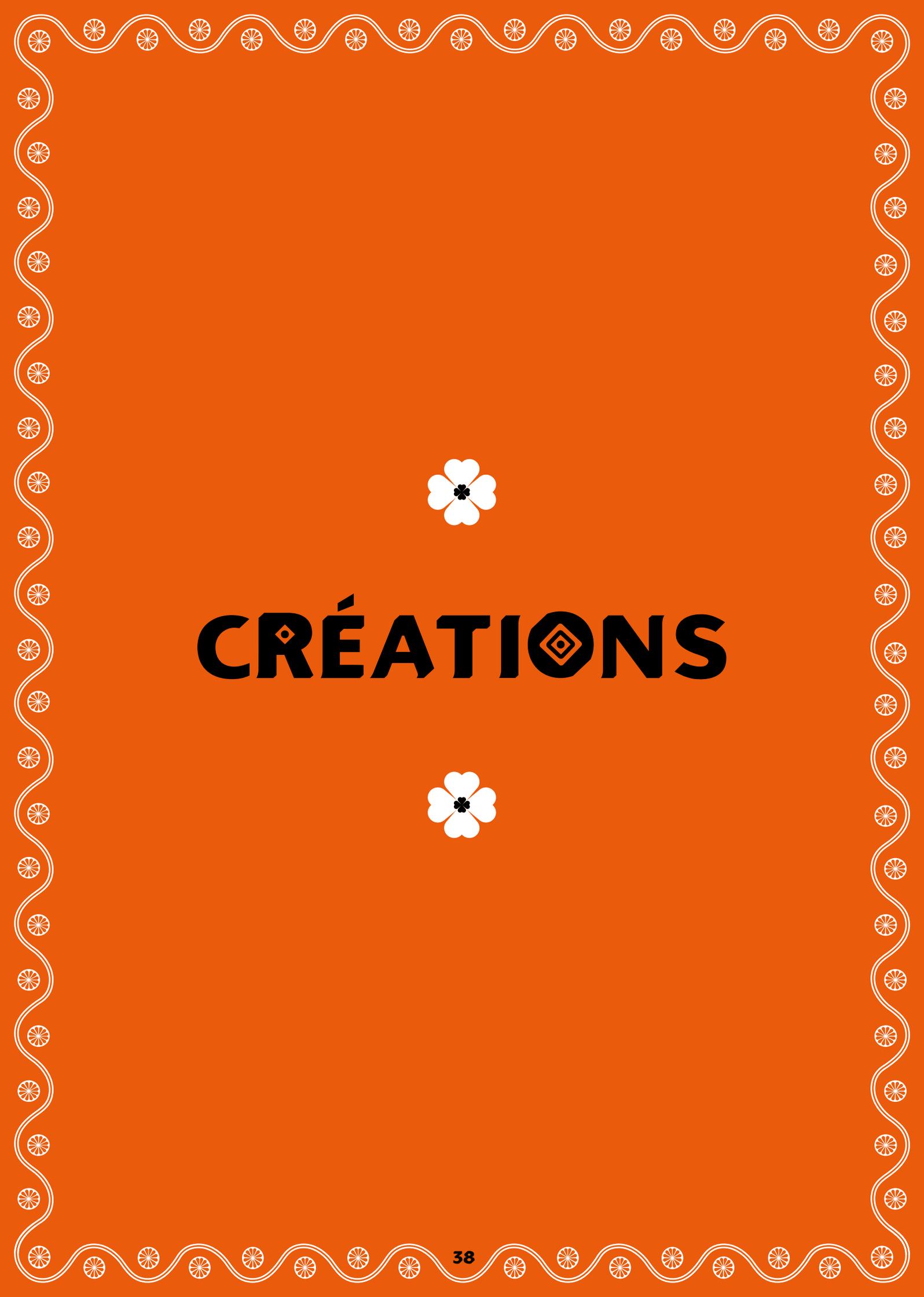


Chloé Azzopardi est une photographe française vivant et travaillant entre Paris et le massif montagne catalan Montserrat. Elle privilégie les travaux au long-court, s'intéressant à la santé mentale, à l'éthologie et à la construction d'un futur imaginaire dépassant notre ère actuelle. Dans cette série, la photographe développe une fable futuriste et métaphorique questionnant la relation de l'humain à l'animal. Pendant longtemps, la philosophie occidentale a distingué les espèces, la nature et la culture, au point de nous séparer du reste du vivant et d'oublier toute l'interdépendance de la nature. Une pensée qui va pourtant à l'encontre des grands principes scientifiques sur l'équilibre fragile de notre environnement et de la réalité de nos origines : nous sommes par exemple plus proches du chimpanzé avec qui nous partageons environ 98 % de notre ADN, qu'il ne l'est lui-même du gorille. Dans cet écosystème fantasmé, de nouvelles relations interespèces peuvent être imaginées, formant une communauté préservée du prisme de l'utilité ou de la servitude. Une fiction intimiste qui nous éclaire sur la possibilité d'une (r)évolution de notre conception du vivant.

▣ ARBORETUM

En collaboration avec *Fisheye Magazine* et Fisheye Gallery. Exposition produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Agelia.





CRÉATIONS





© Antonin Borgeaud / Festival Photo La Gacilly
pour le Conseil départemental du Morbihan

ANTONIN BORGEAUD

FRANCE • NÉ EN 1967

LES ÎLES DANS UN ÉCRIN



La plus belle corde à l'arc du photographe, c'est sa polyvalence. Antonin Borgeaud est aussi à l'aise et talentueux devant une star d'Hollywood comme Forest Whitaker, qu'en reportage dans les rues de Shanghai ou sur un défilé de mode. C'est cette capacité à savoir tout photographier avec la même subtilité et la même élégance qui a motivé le choix de ce photographe français pour la réalisation de cette nouvelle commande du Conseil départemental du Morbihan.

Cette année, le projet photographique se concentre sur le Golfe du Morbihan, véritable joyau naturel français, 17 000 hectares d'espaces maritimes parsemés d'îles et d'îlots, un concentré de paysages, une mosaïque de milieux d'un intérêt écologique majeur. Et pour la première fois de l'histoire de cette tradition gacilienne, cette commande sera réalisée en noir et blanc.

Plus que des émeraudes sur l'océan, les îles du Golfe sont aussi des sanctuaires de biodiversité et des modèles de durabilité dans la conservation du patrimoine, la protection du territoire sur des espaces naturels sensibles, l'économie et l'agriculture responsable. Dans ce monde entre terre et mer où Antonin Borgeaud s'est immergé plusieurs semaines cet hiver, cette commande s'applique à illustrer – grâce à des images plasticiennes et documentaires - le rapport que les hommes entretiennent avec ce territoire fragile menacé par la pression touristique sur un littoral attractif, mais véritable laboratoire des pratiques novatrices pour le développement d'une économie écologique.

◆ RUE SAINT-VINCENT

Commande photographique réalisée avec le soutien du Conseil départemental du Morbihan.





© Jérôme Blin

JÉRÔME BLIN

FRANCE • NÉ EN 1973

LA PROMESSE



BERGERIE

Résidence Ruralité(s)

En collaboration avec Les Champs Libres à Rennes, l'association du Festival Photo La Gacilly a développé un programme de résidence sur la thématique des ruralité(s) pour permettre à un·e photographe de travailler à l'écriture et à la production d'une création sur un temps long. La série photographique sera présente du 27 septembre 2022 au 8 janvier 2023 aux Champs Libres.

Ce programme de résidence bénéficie du soutien financier de la Région Bretagne et de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bretagne avec la participation de l'Oust à Brocéliande Communauté et du magazine *ArMen*.



lesChampsLibres

ArMen

Ce projet réalisé par Jérôme Blin dans le cadre de la seconde édition de la résidence de création Ruralité(s) s'inscrit dans la poursuite de son travail photographique sur le monde rural et des périphéries. Jérôme Blin a souhaité cette fois s'intéresser à cette jeunesse des campagnes à l'heure de ses choix et non choix, entre un ici et un ailleurs, rester ou tout quitter, peut-être pour mieux revenir. L'œuvre photographique de Jérôme Blin s'appuie sur une démarche documentaire en laissant une large place à la sensibilité de son regard sur les personnes qu'il rencontre. Originaire de Redon et issu du monde paysan, Jérôme Blin a travaillé quelques années dans le milieu industriel avant de devenir photographe. Beaucoup de ses travaux photographiques font écho à sa propre trajectoire personnelle. Son regard sur la jeunesse d'un territoire qu'il connaît bien touche à l'intime de parcours personnels de ces jeunes adultes, étudiants et apprentis, qui se confrontent aux premiers choix.

« *Je souhaite une photographie ouverte, une photographie qui part du document mais n'oublie pas sa part sensible, poétique, plastique et qui peut aussi laisser entrer une part de fiction. [...] Je pars du réel pour ensuite laisser la place au spectateur.* ». Ces jeunes et les décors qui les accompagnent sont autant d'espoirs mais également de difficultés personnelles dans lesquels chacun peut se retrouver.

Ce projet mêlant couleur et noir et blanc revêt dès lors un caractère universel et intemporel des choix auxquels nous sommes tous confrontés dans ce passage délicat à l'âge adulte.